



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

L'épisode de la «madeleine»

dans

‘ ‘À la recherche du temps perdu’ ’
(1913-1927)

roman de Marcel PROUST
(3000 pages)

(la pagination est celle de l'édition de la Pléiade en trois volumes)

Bonne lecture !

Dans "À la recherche du temps perdu", pour retrouver le temps aboli, Marcel Proust croyait qu'il était vain de remonter son cours, en suivant les jalons que pourrait avoir posés notre mémoire ; en effet, ces souvenirs, dépouillés de leur substance, ne sont plus que des repères morts, des dates desséchées ; au surplus, la mémoire volontaire, celle de l'intelligence, est impuissante à ressusciter les émotions jadis ressenties, alors que ces émotions sont précisément ce qu'il y avait d'important pour nous. Seules des sensations actuelles sont susceptibles de raviver les émotions passées, les faisant surgir selon un ordre et une hiérarchie très différents des valeurs rationnelles ou temporelles. Ainsi un acte insignifiant pourra évoquer un passé très riche, associer des événements de même tonalité affective, sans tenir aucun compte de la chronologie réelle. Ce sont des sensations-souvenirs.

Dans le début de "Du côté de chez Swann", Proust évoqua les souvenirs qu'il avait conservés longtemps de Combray par l'exercice de « la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence », souvenirs qui étaient très fragmentaires, jusqu'au jour où il goûta de nouveau à une madeleine trempée dans du thé, ce qu'il n'avait pas fait depuis son enfance, sensation qui lui donna un souvenir qu'il eut du mal à saisir, qui resta à distance du présent mais que la mémoire involontaire élucida. George Painter, qui établit une chronologie précise de Proust, situa ce jour en novembre 1918.

Dans une lettre citée par Léon-Pierre Quint, parlant d'"À la recherche du temps perdu", il confia : « Une partie du livre est une partie de ma vie que j'avais oubliée et que tout d'un coup, je retrouve en mangeant un peu de madeleine que j'avais trempé dans du thé. » ('Comment parut Du côté de chez Swann. Lettres de Marcel Proust à René Blum, Bernard Grasset et Louis Brun', [pages 151-152]).

Et son œuvre est encadrée tout entière par cet épisode célèbre qui en couronne l'ouverture et ressurgit à la fin où la répétition fortuite d'impressions analogues, signalées par une joie indicible, et l'approfondissement de cette précieuse expérience psychologique aboutirent au miracle du « temps retrouvé ».

Le texte

« Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence, de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré à une grande

profondeur ; je ne sais pas ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes - et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot - s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce plan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. » (I, pages 44-48).

Analyse

Une première version connue de cet épisode se trouve dans la préface de "Contre Sainte-Beuve" : « L'autre soir, étant rentré glacé par la neige, et ne pouvant me réchauffer, comme je m'étais mis à lire dans ma chambre sous la lampe, ma vieille cuisinière me proposa de me faire une tasse de thé, dont je ne prends jamais. Et le hasard fit qu'elle m'apporta quelques tranches de pain grillé. Je fis tremper le pain grillé dans la tasse de thé, et au moment où je mis le pain grillé dans ma bouche et où j'eus la sensation de son amollissement pénétré d'un goût de thé contre mon palais, je ressentis un trouble, des odeurs de géraniums, d'orangers, une sensation d'extraordinaire lumière, de bonheur ; je

restai immobile, craignant par un un seul mouvement d'arrêter ce qui se passait en moi et que je ne comprenais pas, et m'attachant toujours à ce bout de pain trempé qui semblait produire tant de merveilles, quand soudain les cloisons ébranlées de ma mémoire cédèrent, et ce furent les étés que je passais dans la maison de campagne que j'ai dite qui firent irruption dans ma conscience, avec leurs matins, entraînant avec eux le défilé, la charge incessante des heures bienheureuses. Alors je me rappelai : tous les jours, quand j'étais habillé, je descendais dans la chambre de mon grand-père qui venait de s'éveiller et prenait son thé. Il y trempait une biscotte et me la donnait à manger. Et quand ces étés furent passés, la sensation de la biscotte ramollie dans le thé fut un des refuges où les heures mortes - mortes pour l'intelligence - allèrent se blottir, et où je ne les aurais sans doute jamais retrouvées, si ce soir d'hiver, rentré glacé par la neige, ma cuisinière ne m'avait proposé le breuvage auquel la résurrection était liée, en vertu d'un pacte magique que je ne savais pas.

Mais aussitôt que j'eus goûté à la biscotte, ce fut tout un jardin, jusque-là vague et terne, qui se peignit, avec ses allées oubliées, corbeille par corbeille, avec toutes ses fleurs, dans la petite tasse de thé, comme ces fleurs japonaises qui ne reprennent que dans l'eau. » (pages 56-57).

Ce texte, narration banale et plate, présente de nombreuses différences avec celui de *« Du côté de chez Swann »*. Les deux donateurs de la première version, la vieille cuisinière et le grand-père, sont devenus la tante et la mère, qui sont deux variantes légèrement différentes de la même fonction maternelle. Dans la première version, le narrateur goûta du « pain grillé », du « pain trempé » dans du thé, qui devint « une biscotte » ; si Proust a ensuite choisi une « madeleine », c'est que les premiers offraient moins de ressources que le second qui a une densité symbolique. De même, le breuvage qui, dans la première version, fut à chaque fois du thé, dans la seconde version, fut « un peu de thé », puis une « infusion de thé ou de tilleul », et enfin, simplement, du « tilleul ». Le parallélisme des transformations au niveau des donateurs et au niveau de l'offrande semble indiquer que les deux transformations sont liées, répondent à une même intention. Mais laquelle?

Dans *« Contre Sainte-Beuve »*, Proust cita ensuite deux autres réminiscences : le pavé de Saint-Marc et le tintement de la cuiller, et tira des trois épisodes une méditation globale. Alors que, dans *« Du côté de chez Swann »*, une seule réminiscence, celle provoquée par la madeleine, fut choisie, mise en vedette à l'entrée du livre parce qu'elle renvoie au souvenir le plus ancien, lançant le récit (et la quête spirituelle) au début, les autres réminiscences étant réservées pour la confirmation terminale. Dans *« Contre Sainte-Beuve »*, il n'y avait pas autant d'insistance sur le bonheur, tandis que, dans *« Du côté de chez Swann »*, on trouve une comparaison avec l'amour, une puissante joie qui permet de nier la mort. Surtout, dans la première version, la réminiscence fut suivie presque instantanément de l'identification du souvenir, alors que, dans l'autre texte, un retard fut imposé au souvenir qui créa un double suspense, et la réminiscence prit alors plus nettement sa double fonction : dans l'immédiat, ressusciter Combray et lancer le récit, mais à long terme poser une question (pourquoi cette joie?) qui n'allait trouver sa réponse qu'à la fin du *« Temps retrouvé »*.

On pourrait intituler le texte d'*« À la recherche du temps perdu »* : « Résurrection de Combray par la mémoire involontaire ».

On peut y distinguer différentes étapes :

- 1 : De « *Il y avait déjà bien des années* » à « *ce qui se passait d'extraordinaire en moi* » :

Est indiqué, par un ensemble de détails précis, le concours mystérieux de circonstances banales et fortuites, mais favorables, où le hasard a joué un grand rôle. C'est donc par une action non préméditée qu'eut lieu l'expérience involontaire par laquelle un rituel de l'enfance fut répété à l'âge adulte. S'était produit un effacement involontaire de l'enfance dans la mémoire, d'autant plus que s'était passées « *bien des années* ». Au moment où il fit son expérience, le narrateur, dont on apprendra plus tard qu'il s'appelle Marcel, était en proie au malaise passager provoqué par le froid de l'hiver et au malaise perpétuel du souvenir du « *drame* » de son coucher, du besoin maladif qu'enfant il éprouvait chaque soir de recevoir un baiser de sa mère avant de s'endormir. Focalisé sur ce souvenir, il avait occulté le reste de son enfance.

Mais il trouva l'occasion de se ré-engluer dans le ventre tiède de son enfance en profitant de la présence toujours enveloppante (« *ma mère, voyant que j'avais froid...* ») et nourricière (« *Elle envoya chercher un de ces gâteaux...* ») de sa mère.

Que le breuvage ait été pris « *contre* » des habitudes et le « *Je ne sais pourquoi* » marquent que s'est manifestée une sorte de fatalité.

La madeleine est un petit gâteau sucré, à pâte molle, de forme ovale, au dessus renflé. Proust l'a certainement choisi parce qu'il attachait aux noms, et en particulier aux noms de personne, une grande importance. Deux éléments du texte attirent l'attention sur le caractère singulier du nom : l'emploi bizarre de majuscules au début de l'adjectif et au début du nom : « *Petites Madeleines* », comme s'il s'agissait d'un nom propre, et non pas d'un nom commun (dans toute la suite du texte, « *madeleine* » est écrit normalement avec une minuscule) ; et l'expression « *un de ces gâteaux [...]* appelés *Petites Madeleines* » qui cite le nom comme une curiosité linguistique vraisemblablement ignorée du lecteur (alors qu'il s'agit d'un gâteau banal que tout le monde connaît ; Proust lui-même dit plus loin qu'il en voyait très souvent dans les vitrines des pâtisseries). Il s'agit là de l'unique occurrence où le substantif est précédé de l'épithète « *petites* » et employé au pluriel.

Le prénom Madeleine vient de l'Évangile où Madeleine était la fameuse pécheresse sensuelle qui fut bouleversée par la rencontre du Christ, dont elle arrosa les pieds de parfum ; qui se repentit, versa des torrents de larmes (d'où l'expression « pleurer comme une Madeleine »), voua un culte au Christ, qu'elle suivit, prenant place dans le groupe des « saintes femmes » ; qui, le matin de Pâques, trouva le tombeau du Christ ouvert et vide, et fut la première à le voir ressuscité. Dans l'iconographie du Moyen Âge, son attribut symbolique était le vase de parfum et elle fut la patronne de la corporation des parfumeurs. Dans l'iconographie moderne (voir par exemple la "*Madeleine*" du Titien), elle offrit une image voluptueuse du repentir, levant vers le ciel un regard plein de remords, tandis que son corps est sensuellement rendu, l'ensemble produisant une impression très ambiguë. Tous les éléments de cette légende se retrouvent dans l'histoire de Marcel : sensualité, culpabilité, repentir, larmes (associées à la fois à la culpabilité et au plaisir), rôle du parfum, mythe de la résurrection... On peut voir une ressemblance entre les rapports de Madeleine avec le Christ, et ceux de l'enfant qui se sentait coupable de sa conduite avec sa mère. Madeleine et l'enfant sont tous deux dans une situation ambiguë, partagés entre la volupté honteuse, et la fixation « platonique », évoluant du péché au repentir, ce qui n'était que la figure inverse d'un mouvement que Marcel connaissait bien : la profanation par la conjonction d'éléments représentant l'affection maternelle (cadre familial, breuvage réchauffant dans le froid de l'hiver) et d'éléments représentant une sensualité coupable.

De plus, Proust a dû être frappé du fait qu'un gâteau qui a le nom d'une femme a une forme suggestive. Il l'a décrit avec un luxe d'adjectifs presque transparents, car, s'ils sont réalistes, ils orientent la pensée vers une image du sexe féminin, car, derrière « *valve* », on entend le mot « *vulve* » ; or, Proust avait déjà évoqué une valve dans sa description de la crypte de l'église de Combray (qui représentait les profondeurs du temps, mais aussi l'intérieur du ventre maternel), où sur « *le tombeau de la petite fille de Sigebert [...]* une profonde valve - comme la trace d'un fossile - avait été creusée » de manière miraculeuse, après qu'elle eût été assassinée (I, page 62) : dans le cas de la madeleine, la résurrection du passé ne fut-elle pas miraculeuse aussi? dans "*La prisonnière*", le ventre d'Albertine fut décrit ainsi : « *Son ventre (dissimulant la place qui chez l'homme s'enlaidit comme du crampon resté fiché dans une statue descellée) se refermait, à la jonction des cuisses, par deux valves d'une courbe aussi assoupie, aussi reposante, aussi claustrale que celle de l'horizon quand le soleil a disparu.* » (III, 79). D'autre part, la « *coquille de Saint-Jacques* » évoque le grand coquillage flottant sur une mer verdâtre sur lequel Botticelli plaça la déesse dans son tableau "*La naissance de Vénus*", coquillage qui signifiait la fécondité et, en raison de sa ressemblance avec le sexe féminin, le plaisir des sens et la sexualité. Il faut encore constater que la douceur des courbes de l'aliment est accentuée par la paronomase implicite « mollesse / mollusque » justifiée par « *s'amollir* » ; et le fait que le gâteau, qui a une consistance spongieuse, s'amollisse encore en étant imbibé de thé a quelque chose de trouble, d'indécemment peut-être. Dans cette évocation, on sent la nostalgie d'une liaison aussi intime que celle de la succion infantile qui vous unit profondément au corps de l'autre, que jamais on ne pourra retrouver, d'où l'incommunicabilité, la solitude

fondamentale. On peut remarquer, dans tout le roman, l'importance extraordinaire qu'a le rapport oral avec le monde, en particulier dans la relation amoureuse.

Marcel, « *accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain* », se présentait déjà dans ce début d'« *À la recherche du temps perdu* » avec sa perpétuelle faiblesse physique et morale, qui va cependant mettre en relief le contraste ultérieur.

- 2 : « Mais à l'instant même » à « Où l'appréhender? » :

« *Mais* » introduit une rupture entre, d'une part, l'évocation des circonstances de l'événement et de l'état malheureux, et, d'autre part, l'extase du « *plaisir délicieux* » ressenti.

À peine le contact buccal a-t-il eu lieu que l'esprit fut troublé. Mais, même si son attention était alertée, Marcel ne put comprendre ce qui était arrivé, car le mystère de ce changement est bien marqué : « *sans la notion de sa cause* ». Il préféra goûter la plénitude du plaisir qui lui permit de se détacher de sa vie même, évoquée avec le dolorisme habituel, ses différents aspects étant placés selon une nette progression : les « *vicissitudes* » (la succession des événements malheureux ou heureux) conduisant aux « *désastres* » dont le plus grave est prévisible : la mort, d'où la mention de la « *brèveté illusoire* ».

Recourant à une de ces comparaisons qu'il établissait sans cesse, Proust sentit le plaisir donné par madeleine imbibée de thé agir « *de la même façon qu'opère l'amour* », le thème du pouvoir magique et trompeur de l'amour ayant été constant chez lui.

Puis il joua sur le double sens du mot « *essence* », d'abord employé, dans l'« *essence précieuse* », au sens de « substance la plus pure », de « quintessence », puis au sens de « ce qui constitue la nature d'un être » dans « *cette essence n'était pas en moi, elle était moi* », ce qui fait de cette expérience extraordinaire une expérience magique, quasi mystique car elle transcende le narrateur. La métamorphose qui affecta Marcel, ce qu'il ressentit, unit les contraires de façon dialectique : le « *plaisir délicieux* » de la sensation chassa la tristesse, parce que l'expérience gustative qui est matérielle fit place à la perception d'une « *essence précieuse* » qui est spirituelle. On note toutefois l'absence de manichéisme : le bien spirituel ne s'oppose pas au mal matériel, car la sensation gustative participe à l'euphorie du remplissage par l'essence. Cela a pour corollaire l'évolution de la subjectivité, du fait que le moi de Marcel dans sa famille donna lieu à l'introspection qui analyse ce qui se passait « *en moi* ».

Cependant, il revint encore sur sa faiblesse qui, toutefois, dans le groupe de trois adjectifs (il vanta ailleurs la « *règle des trois adjectifs* » [II, page 945]) : « *médiocre, contingent, mortel* », de personnelle devint propre à la condition humaine, car, si nous ne sommes pas tous médiocres, nous sommes tous soumis au hasard, non essentiels, et soumis à la mort.

Est souligné le paradoxe de la « *puissante joie* » inversant la « *morne journée* », qui est contenue dans ce détail matériel insignifiant : le « *goût du thé et du gâteau* ».

Mais revint la volonté de savoir, affirmée dans la série de questions presque haletantes (« *appréhender* » est au sens propre) que se pose le chercheur animé d'une hâte joyeuse devant une énigme qui l'intrigue.

- 3 : De « Je bois une seconde gorgée » à « faire entrer dans sa lumière. » :

La narration passe du passé au présent qui rend l'action plus proche, plus réelle, plus dramatique, pour rendre les difficultés de l'entreprise autobiographique. Car se produit un premier suspense par lequel la reconnaissance du souvenir est différée. L'expérience programmée échoue car la sensation se dégrade et rien ne sert de la « *répéter indéfiniment* »,.

Le mot « *breuvage* » a son sens fort de « boisson qui a une influence magique ». Il est en quelque sorte personnifié.

L'illumination : « *Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi* », que rien ne justifie, fit que Marcel, ne se contentant plus d'être spectateur, devint acteur, manifesta son désir de connaissance, de lucidité et de maîtrise, par le recours à l'esprit. Mais la difficulté de la quête est rendue par la constatation, par une tournure impersonnelle : « *Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit...* », où celui-ci, étant personnifié, est ainsi distancié de la personne de Marcel, comme l'est plus loin l'esprit en ce « *chercheur* », dont les métaphores, « *le pays* », le « *bagage* » (terme bien

choisi : ne parle-t-on pas de « bagage intellectuel »?), font un explorateur démuni qui s'explore lui-même, qui a à explorer cette partie de lui qui lui est inconnue, c'est-à-dire l'inconscient qu'il s'agirait de faire surgir, d'où la métaphore du passage de l'obscurité à la lumière.

Avec « *Chercher? pas seulement : créer.* », l'expression se fait remarquablement vive, dynamique, par son caractère elliptique. Surtout, « *créer* » établit bien la parenté entre cette opération de la mémoire et la création littéraire ou artistique. l'entreprise de Proust n'étant donc pas simple recherche dans le tissu de la mémoire, mais narration.

Au caractère vague, virtuel, de « *quelque chose* » est bien opposé la précision de « *réaliser* », de faire exister à titre de réalité concrète ce qui n'existait que dans l'esprit.

- 4 : De « *Et je recommence à me demander* » à « *la rumeur des distances traversées.* » :

Si est d'abord reprise l'opposition entre l'« *état inconnu* » et « *sa réalité* » (avec une intéressante nuance entre « *preuve* » et « *évidence* », alors que, sous l'influence de l'anglais, on aurait tendance à les confondre), s'enclenche une première tentative d'une sorte d'expérience scientifique dont la succession des « *Je veux [...]* *Je rétrograde [...]* *Je retrouve [...]* *Je demande [...]* » marque bien la volonté, le soin, la précision, le calme, la persévérance, avec lesquels elle est effectuée, le compte rendu ayant la simplicité, l'objectivité, d'un récit journalistique.

Comme est difficile et délicate l'opération menée pour saisir la sensation qui fuit, apparaît d'abord nécessaire une véritable ascèse, une réelle retraite, avant que ne s'impose la nécessité d'un repos « *avant une tentative suprême* », le processus faisant penser à celui que suit un sportif pour réaliser un exploit. On assiste à un véritable dressage de l'esprit, sorte de pur-sang fragile qu'il faut cependant traiter avec soin.

La deuxième tentative reconstitue l'expérience initiale. On retrouve d'ailleurs le mot « *tressaillir* » qui indique toutefois ici une existence purement musculaire. Mais il ne s'agit toujours que de « *quelque chose* ». Toutefois, un mouvement se produit qui, avec « *voudrait s'élever* », « *désancré* », « *grande profondeur* », « *monte* », « *la rumeur des distances traversées* », suggère l'idée d'« *abîmes* », comme ceux des océans, mais qui sont intérieurs, se trouvent sous la surface de la conscience.

- 5 : De « *Certes, ce qui palpite* » à « *de quelle époque du passé il s'agit.* » :

« *Ce qui palpite [...]* *ce doit être* » rend l'incertitude de l'hypothèse dont le savant a la prescience, la prémonition, l'intuition, qu'il ne peut encore affirmer, mais qu'il avance tout de même : la liaison, à la saveur de la madeleine imbibée de thé, d'un « *souvenir visuel* » qui n'est toutefois qu'un « *reflet neutre* », « *un insaisissable tourbillon des couleurs remuées* », une « *forme* », qui ne peut la rejoindre. Ce n'est pas sur la saveur directement que se sont cristallisées les images ; mais il n'y a pas de doute qu'elle est le foyer de la cristallisation. Les deux éléments sont personnifiés.

- 6 : De « *Arrivera-t-il* » à « *qui se laissent remâcher sans peine.* » :

Est bien définie la sensation-souvenir, le lien entre un « *instant ancien* » et un « *instant identique* » qui est actuel. « *Solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi* » marquent encore la précision des trois étapes du processus de saisie du souvenir. Mais l'entreprise autobiographique est difficile : d'autres tentatives sont vaines et décourageantes. À l'interrogation presque angoissée, succède une péripétie dont le caractère dramatique est encore accentué par « *la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante* » qui est une remarque de valeur générale, mais qui s'applique particulièrement à Marcel qui n'allait cesser de faire preuve de faiblesse, que ce soit dans ses amours ou dans la poursuite de sa vocation littéraire. Les « *ennuis d'aujourd'hui* », les « *désirs de demain* » « *se laissent remâcher sans peine* », ce qui marque une fixation dans les conduites habituelles, tandis que le problème dont la solution est cherchée ne se laisse pas entamer.

- 7 : De « *Et tout d'un coup* » à « *l'édifice immense du souvenir.* » :

Est-ce en raison des dix tentatives consécutives que se produit soudain (soudaineté mise en relief par un « *Et* » dynamisant) cette victoire cognitive qu'est l'apparition du souvenir? Quoi qu'il en soit, dans cette sorte de drame qui s'était noué, la tension est relâchée, la révélation est faite, la solution de l'énigme est donnée, avec de nouveau une grande précision historique, anecdotique. Et il n'est

pas indifférent que ce fut les dimanches matins d'autrefois à Combray, à « l'heure de la messe », que Marcel allât voir sa tante Léonie qui lui faisait manger une madeleine et boire une « infusion de thé ou de tilleul » : elle, qui avait d'ailleurs de pieuses habitudes, agissait ainsi comme le prêtre dans le rite chrétien de la communion, la madeleine et l'infusion remplaçant le pain et le vin, dans un choc du sucré et du sacré. Et son rôle avait été analogue aussi à celui de la mère au moment actuel.

De la madeleine, ce qui demeura, ce n'est pas l'aspect visuel qui avait été occulté (ce qui est marqué par toute une étonnante insistance : « La vue [...] ne m'avait rien rappelé », « sans en manger », « leur image avait quitté ces jours de Combray », « souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire », « rien ne survivait », « tout s'était désagrégé », « abolies », « ensommeillées », « perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience », « d'un passé ancien rien ne subsiste »), mais justement sa saveur quand elle est trempée soit dans l'infusion. Pourtant, Proust s'attacha encore à cet aspect visuel de la « petite madeleine » : « la vue », « en ayant souvent aperçu », « leur image »; surtout, elle qui avait déjà été vue comme une « coquille de Saint-Jacques », devint, par une fusion des deux termes de la comparaison, un « petit coquillage de pâtisserie » ; et qu'il soit « si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot » l'identifiait de nouveau, de façon provocatrice, au pubis féminin tout en jouant, avec une note de fantaisie satirique, de l'analogie entre le papier qui l'enveloppe et la toile plissée, appelée « guimpe » que portaient certaines religieuses. Il semble difficile que le hasard, ou le simple goût du pittoresque, ait à lui seul rassemblé tant d'éléments si transparents dans ce coquillage gras, sensuel et plissé. Cela apparaît encore plus clairement si l'on constate que, dans la description du ventre d'Albertine (III, 79), allait apparaître la même référence religieuse (« *claustral* » rappelant « *plissage sévère et dévot* »).

La défaillance de la mémoire volontaire, la perte du souvenir par « la conscience », s'expliquent parce qu'avait été établie une hiérarchie des sensations qui voulait que la vue et les formes soient disqualifiées par rapport à l'odeur et à la saveur qui sont célébrées dans une phrase au présent qui édicte une vérité générale, une phrase magnifique, l'apogée du texte, qui, faisant penser à celle qui clot « *Tristesse d'Olympio* » de Victor Hugo, rendant l'ampleur des « distances traversées » évoquées précédemment, transporte depuis « un passé ancien » « l'édifice immense du souvenir » qui est habilement opposé à la « gouttelette presque impalpable » de l'odeur et de la saveur. Ces sensations sont très « frêles » (d'où la difficulté de les cerner qui a été indiquée précédemment) ; mais, capables de franchir le temps, elles portent, constatation fondamentale, « l'édifice immense du souvenir », Proust s'étant très habilement employé à ce que sa longue phrase solennelle, à l'ampleur lyrique, se termine sur cette antithèse significative. Et le mécanisme du souvenir donne un sens constructif (« *édifice* ») à la vie.

On se souviendra ici du grand rôle que Baudelaire a fait jouer aux parfums dans « *Les fleurs du mal* », et en particulier dans « *Le flacon* » :

« Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient ».

Plus loin dans « *Du côté de chez Swann* », il sera fait mention de « la solidarité qu'ont entre elles les différentes parties d'un souvenir et que notre mémoire maintient équilibrées dans un assemblage où il ne nous est pas permis de rien distraire ni refuser » (I, page 426). Si une comparaison est faite avec « des âmes », au sens de « principe spirituel de l'être humain » qui subsisterait après la mort, c'est qu'auparavant Marcel avait évoqué « la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives » (I, page 44).

- 8 : De « *Et dès que j'eus reconnu* » à « *de ma tasse de thé* » :

De nouveau, la relance s'effectue ici par un « *Et* » dynamisant. On remarque alors un glissement qui a fait que, du thé offert par la mère, on est passé d'abord à l'hésitation, dans le cas de tante Léonie, entre le thé ou et le tilleul puis, ici, au choix du tilleul : faut-il y voir une signification symbolique (le tilleul est symbole de la survie du passé dans le présent) ou une autre de ces étourderies de Proust ? Puis, avec « *quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux* », il imposa un second suspense. En effet, il réserva jusqu'à la fin du livre la réponse à la question essentielle : que la réminiscence est en quelque sorte une métaphore de la métaphore, et que celle-ci permet d'atteindre l'essence, un peu de temps à l'état pur.

Cependant, ici, ce ne fut plus seulement la tante Léonie qui revint en mémoire, mais tout le « *décor de théâtre* » de Combray, d'abord présenté dans une première phrase où apparaissent les éléments les plus proches (au « *plan tronqué* », il avait été fait précédemment allusion et il était le seul souvenir de Marcel - « *les courses* » sont les achats, les emplettes qu'on lui faisait faire dans le village - les « *chemins* » sont ceux que la famille de Marcel prenait pour se promener, allant habituellement du « *côté de chez Swann* » ou, lorsque le temps était vraiment beau, du « *côté de Guermantes* ») ; puis, dans une seconde phrase, ornée du long développement de la comparaison avec les papiers japonais (petite note exotique et artistique) où est déroulée une autre accumulation, scandée par la répétition des « *et* » dits « *épiques* », qui montre la reconstitution de l'univers de Marcel dans l'ordre qui était celui indiqué par les papiers japonais, s'étendant d'abord jusque loin au-delà du village pour y revenir dans un mouvement inverse jusqu'à la « *tasse de thé* » d'où tout était parti, puissant effet de contraste final. On ne peut donc adhérer au jugement de Revel pour qui « *C'est faible comme dernière phrase, une phrase de composition de troisième* ».

Dans ce texte à la rédaction « *léchée* », empreint d'une poésie intime, familiale, marqué par la solennité et l'ampleur lyrique de certaines phrases, mais aussi par une grande tension qui le rend aussi passionnant que celui d'une découverte géographique, scientifique ou amoureuse, Proust fut guidé dans le choix des détails, non pas par une quelconque fidélité au vécu, mais par le désir de donner le maximum d'harmoniques symboliques à son récit, de manière à ce que chacun des éléments, en apparence insignifiant, évoque dans un registre annexe, en plus petit, un aspect du thème principal, car « *une image offerte par la vie nous apportait en réalité, à ce moment-là, des sensations multiples et différentes* ».

Cette résurrection de Combray est un « *ressouvenir inconscient* », provoqué par « *la mémoire involontaire* » qui, étant liée à des sensations, supplée à l'insuffisance de la mémoire volontaire. Seule cette mémoire involontaire, qui est liée à des sensations imprévisibles et au mystère de notre corps, qui rend la raison inutile, l'intelligence inopérante, la volonté paralysée et le sujet comme visité, nous permet de nous dégager de l'opacité du vécu et de découvrir, en un instant, de lumineuses chaînes de raisons entre des signes qui resteraient sans elle discontinus et absurdes. L'objet porteur de sensation et, par là, de mémoire involontaire, est semblable à un talisman.

On voit dans le texte qu'une sensation appartenant à l'actualité, mais dont l'apparition fut fortuite, se produisit à l'insu de l'observateur, suscita le souvenir d'une autre sensation semblable mais oubliée, rendue alors présente, permit ainsi de jouir de l'essence extra-temporelle que provoqua cette union, fit naître une extase à la fois sensuelle, mystique et esthétique. Saisie aux confins du conscient et de l'inconscient, elle fut l'objet d'une analyse remarquable par sa délicatesse pénétrante et qui permit de découvrir enfin le secret de cette joie. Ce fut une expérience psychologique fondamentale qui donna à Marcel la révélation de ce qui allait lui permettre de retrouver son passé, une expérience qui se confondit à l'expérience universelle de la création littéraire, le souvenir et l'écriture se confondant, les enjeux esthétiques d'« *À la recherche du temps perdu* » étant dévoilés, l'autobiographie étant explicitement reliée à la démarche de création qui était celle de l'écrivain. On comprend que le texte suscite des interprétations multiples.

L'épisode de « *la madeleine* », fut, en effet, l'ouverture et la matrice de l'immense « *recherche du temps perdu* », un thème essentiel. Marcel pressentant sa signification spirituelle sans pouvoir décrypter encore cette sensation extrême, la révélation n'y fut encore que partielle, mais il y fit allusion à maintes reprises au cours du roman fleuve.

Une expérience analogue à celle de « *la madeleine* » fut celle des « *trois arbres* » d'Hudimesnil. À leur vue, Marcel fut « *rempli de ce bonheur profond que je n'avais pas souvent ressenti depuis Combray, un bonheur analogue celui que m'avaient donné, entre autres, les clochers de Martinville. Mais, cette fois, il resta incomplet.* » (I, pages 717-719).

Mais des sensations-souvenirs se produisirent aussi en d'autres occasions où elles furent mieux comprises :

- L'« *escalier détesté* » que Marcel devait emprunter pour retrouver la solitude de sa chambre « *exhalait une odeur de vernis qui avait en quelque sorte absorbé, fixé, cette sorte particulière de chagrin que je ressentais chaque soir, et la rendait peut-être plus cruelle encore pour ma sensibilité* »

parce que, sous cette forme olfactive, mon intelligence n'en pouvait plus prendre sa part. » (I, page 28).

- Dans le petit pavillon d'aisance des Champs-Élysées, la « *fraîche odeur de renfermé* » fit se réveiller en lui, grâce à la mémoire involontaire, des impressions éprouvées à Combray dans le petit cabinet de repos de l'oncle Adolphe (I, page 492, 494).

- Le buisson d'aubépines de Balbec fit ressurgir « *une atmosphère d'anciens mois de Marie, d'après-midi du dimanche, de croyances, d'erreurs oubliées. [...] Elles avaient été mon premier amour pour une fleur.* » Il leur parla : « *Je leur demandai des nouvelles des fleurs, ces fleurs de l'aubépine pareilles à de gaies jeunes filles étourdies, coquettes et pieuses* » et un dialogue se noua même entre lui et elles (I, page 922).

- Le bruit « *désagréable* » que faisait « *le nouveau calorifère à eau [qui] n'avait aucun rapport avec mes souvenirs de Doncières. Mais sa rencontre prolongée avec eux en moi, cet après-midi, allait lui faire contracter avec eux une affinité telle que, chaque fois que (un peu déshabitué de lui) j'entendrais de nouveau le chauffage central, il me les rappellerait.* » (II, page 347).

- Dans le salon de Mme de Montmorency, « *une statuette qu'on disait de Falconet* » le fit « *penser à un petit jardinier en plâtre qu'il y avait dans un jardin de Combray* », et « *le tintement de la sonnette était exactement celui de la chambre d'Eulalie.* » (II, page 750).

- Il pensa que « *si les phrases de Vinteuil semblaient l'expression de certains états de l'âme analogues à celui que j'avais éprouvé en goûtant la madeleine trempée dans la tasse de thé, rien ne m'assurait que le vague de tels états fût une marque de leur profondeur, mais seulement de ce que nous n'avons pas encore su les analyser, qu'il n'y aurait donc rien de plus réel en eux que dans d'autres. Pourtant ce bonheur, ce sentiment de certitude dans le bonheur, pendant que je buvais la tasse de thé, que je respirais aux Champs-Élysées une odeur de vieux bois, ce n'était pas une illusion.* » (III, page 381).

Surtout, au terme d'« *À la recherche du temps perdu* », dans « *Le temps retrouvé* », Marcel, au moment où il se crut le plus loin possible de sa vocation d'écrivain, connu d'autres réminiscences, d'autres sensations-souvenirs, constata la répétition fortuite d'impressions analogues, signalées elles aussi par une joie indicible :

« *J'étais entré dans la cour de l'hôtel de Guermantes et dans ma distraction je n'avais pas vu une voiture qui s'avançait ; au cri du wattman je n'eus que le temps de me ranger vivement de côté, et je reculai assez pour buter malgré moi contre des pavés assez mal équarris derrière lesquels était une remise. Mais au moment où me remettant d'aplomb, je posai mon pied sur un pavé qui était un peu moins élevé que le précédent, tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser. Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires et même de la réalité de la littérature se trouvaient levés comme par enchantement.*

Cette fois je me promettais bien de ne pas me résigner à ignorer pourquoi, sans que j'eusse fait aucun raisonnement nouveau, trouvé aucun argument décisif, les difficultés insolubles tout à l'heure avaient perdu toute importance, comme je l'avais fait le jour où j'avais goûté d'une madeleine trempée dans une infusion. La félicité que je venais d'éprouver était bien en effet la même que celle que j'avais éprouvée en mangeant la madeleine et dont j'avais alors ajourné de rechercher les causes profondes. La différence purement matérielle était dans les images évoquées. Un azur profond enivrait mes yeux, des impressions de fraîcheur, d'éblouissante lumière tournoyaient près de moi et dans mon désir de les saisir, sans oser plus bouger que quand je goûtais la saveur de la madeleine en tâchant de faire parvenir jusqu'à moi ce qu'elle me rappelait, je restais, quitte à faire rire la foule innombrable des wattmen, à tituber comme j'avais fait tout à l'heure, un pied sur le pavé plus élevé, l'autre pied sur le pavé le plus bas. Chaque fois que je refaisais rien que matériellement ce même pas, il me restait inutile ; mais si je réussissais, oubliant la matinée Guermantes, à retrouver ce que j'avais senti en posant ainsi mes pieds, de nouveau la vision éblouissante et indistincte me frôlait

comme si elle m'avait dit : "Saisis-moi au passage si tu en as la force et tâche à résoudre l'énigme du bonheur que je te propose". Et presque tout de suite je le reconnus, c'était Venise dont mes efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc, m'avait rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensation-là, et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés. De même le goût de la petite madeleine m'avait rappelé Combray. Mais pourquoi les images de Combray et de Venise m'avaient-elles à l'un et à l'autre moments donné une joie pareille à une certitude et suffisante sans autres preuves à me rendre la mort indifférente?

Tout en me le demandant et en étant résolu aujourd'hui à trouver la réponse, j'entrai dans l'hôtel de Guermantes, parce que nous faisons toujours passer avant la besogne intérieure que nous avons à faire le rôle apparent que nous jouons et qui ce jour là était celui d'un invité. » (III, pages 866-868).

Peu après, comme on le fit attendre dans la bibliothèque de l'hôtel de Guermantes la fin du morceau de musique qu'on jouait dans le salon, le bruit fait par un domestique qui « cogna une cuiller contre une assiette » lui rappela le « bruit du marteau d'un employé qui avait arrangé quelque chose à une roue du train » vers Balbec. (III, page 868).

Puis la serviette apportée par un maître d'hôtel « avait précisément le genre de raideur et d'empesé de celle avec laquelle j'avais eu tant de peine à me sécher devant la fenêtre, le premier jour de mon arrivée à Balbec ». (III, page 869).

Ce qui fit la différence entre la réminiscence de la madeleine, et toutes les autres (pavé, cuiller qui tinte, serviette), c'est que la première impliquait une relation personnelle, l'objet qui la causait étant donné par quelqu'un à Marcel, alors que, dans tous les autres cas, il s'agissait de sensations rencontrées dans la solitude, sans intervention d'une seconde personne. Autant que l'ancienneté du souvenir, c'est peut-être la relation personnelle qui amena Proust à choisir cet épisode de préférence aux autres.

Mais toutes ces sensations étaient des « avertissements » analogues aux sensations antérieures ; elles confirmèrent sa découverte. Il voulut « voir clair le plus vite possible dans la nature de ces plaisirs identiques que je venais par trois fois en quelques minutes de ressentir, et ensuite de dégager l'enseignement que je devais en tirer » (III, page 869), se disant que « les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus » (III, page 870). Il s'obligea à « chercher la cause de cette félicité, du caractère de certitude avec lequel elle s'imposait, recherche ajournée autrefois. Or cette cause, je la devinais en comparant entre elles ces diverses impressions bienheureuses et qui avaient entre elles ceci de commun que je les éprouvais à la fois dans le moment actuel et dans un moment éloigné où le bruit de la cuiller sur l'assiette, l'inégalité des dalles, le goût de la madeleine allaient jusqu'à faire empiéter le passé sur le présent, à me faire hésiter à savoir dans lequel des deux je me trouvais ; au vrai, l'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il put vivre, jouir de l'essence, des choses, c'est-à-dire en dehors du temps. Cela expliquait que mes inquiétudes au sujet de ma mort eussent cessé au moment où j'avais reconnu, inconsciemment, le goût de la petite madeleine puisqu'à ce moment-là l'être que j'avais été était un être extra-temporel, par conséquent insoucieux des vicissitudes de l'avenir. Cet être-là n'était jamais venu à moi, ne s'était jamais manifesté, qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait fait échapper au présent. Seul il avait le pouvoir de me faire retrouver les jours anciens, le Temps Perdu, devant quoi les efforts de ma mémoire et de mon intelligence échouaient toujours. » (III, page 871).

Il revint encore sur ces phénomènes : « Qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu ou respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé, réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée et notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas entièrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée. Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous, pour la sentir, l'homme affranchi de l'ordre du temps. Et celui-là, on comprend qu'il soit confiant dans sa joie, même si le simple goût d'une madeleine ne semble pas

contenir logiquement les raisons de cette joie, on comprend que le mot de « mort » n'ait pas de sens pour lui ; situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir. ? » (III, pages 872-873).

« De même que le jour où j'avais trempé la madeleine dans l'infusion chaude, au sein de l'endroit où je me trouvais (que cet endroit fût comme ce jour-là ma chambre de Paris, ou comme aujourd'hui en ce moment, la bibliothèque du prince de Guermantes, un peu avant la cour de son hôtel) il y avait eu en moi irradiant d'une petite zone, autour de moi, une sensation (goût de la madeleine trempée, bruit métallique, sensation de pas inégaux) qui était commune à cet endroit (où je me trouvais) et aussi à un autre endroit (chambre de ma tante Léonie, wagon de chemin de fer, baptistère de Saint-Marc). » (III, pages 873-874).

« Qu'il s'agisse d'impressions comme celles que m'avait données la vue des clochers de Martinville, ou de réminiscences comme celle de l'inégalité des deux marches ou le goût de la madeleine, il fallait tâcher d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées, en essayant de penser, c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel. Or, ce moyen qui me paraissait le seul, qu'était-ce autre chose que faire une œuvre d'art ? » (III, page).

« Et déjà les conséquences se pressaient dans mon esprit ; car qu'il s'agît de réminiscences dans le genre du bruit de la fourchette, ou du goût de la madeleine, ou de ces vérités écrites à l'aide de figures dont j'essayais de chercher le sens dans ma tête, où, clochers, herbes folles, elles composaient un grimoire compliqué et fleuri, leur premier caractère était que je n'étais pas libre de les choisir qu'elles m'étaient données telles quelles. » (III, page).

« Comment la littérature de notations aurait-elle une valeur quelconque puisque c'est sous de petites choses comme celles qu'elle note, que la réalité est contenue (la grandeur dans le bruit lointain d'un avion, dans la ligne du clocher de Saint-Hilaire, le passé dans la saveur d'une madeleine, etc.) et qu'elles sont sans signification par elles-mêmes si on ne l'en dégage pas ? » (III, pages 894-895).

Marcel comprit le sens des appels qu'il avait reçus. Sa vocation, longtemps méconnue, ajournée ou différée, lui fut enfin vraiment révélée, s'imposa enfin à lui avec la force contraignante d'un devoir, avec la violence d'une passion : « Tous les matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée, je compris qu'ils étaient venus à moi, dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse, dans la douleur, emmagasinés par moi, sans que je devinasse leur destination, leur survivance même. [...] Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre : Une vocation. » (III, page 899).

Il se trouva d'illustres prédécesseurs : « N'est-ce pas à une sensation du genre de celle de la madeleine qu'est suspendue la plus belle partie des "Mémoires d'Outre-Tombe" : "Hier au soir je me promenais seul... je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. À l'instant, ce son magique fit reparaitre à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive." Et une des deux ou trois plus belles phrases de ces Mémoires n'est-elle pas celle-ci : "Une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs ; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve, sans relation avec la plante exilée, sans sympathie de réminiscence et de volupté. Dans ce parfum non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traces, dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse." Un des chefs-d'œuvre de la littérature française, "Sylvie", de Gérard de Nerval, a, tout comme le livre des "Mémoires d'Outre-Tombe" relatif à Combourg, une sensation du même genre que le goût de la madeleine et "le gazouillement de la grive". Chez Baudelaire enfin, ces réminiscences, plus nombreuses encore, sont évidemment moins fortuites et par conséquent, à mon avis, décisives. C'est le poète lui-même qui, avec plus de choix et de paresse, recherche volontairement, dans l'odeur d'une femme par exemple, de sa chevelure et de son sein, les analogies inspiratrices qui lui évoqueront "l'azur du ciel immense et rond" et "un port rempli de flammes et de mâts". » (III, pages 919-920).

Il se résolut à écrire un livre, à illustrer, grâce à un roman qui retracerait son itinéraire, cette vérité capitale : l'œuvre d'art est le produit d'un moi profond, autre que celui qui se donne à observer dans les relations sociales. Il serait le poète de ces « instants privilégiés », de ces moments d'intuition

d'une durée intemporelle, mais aussi, fatalement, de tous les autres moments inutiles et gâchés qui précéderent cette trouvaille, regrettant le « *temps perdu* » qu'avait été sa vie mondaine.

La «madeleine de Proust» fit, dans les années cinquante, une entrée triomphale dans le langage où elle est comme métaphore désignant une sensation qui, étant de nouveau éprouvée, fait resurgir d'agréables souvenirs, surtout ceux de l'enfance.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

La madeleine de Proust, porteuse du temps perdu peut être prise comme paradigme du passage de la sensation immédiate à la sensation esthétique -par laquelle devient alors possible une certaine maîtrise affective du réel qui est à l'opposé de la captation physique opérée par les espaces virtuels.